

## FORUM

Lettre de New York

## Orhan Pamuk feuillette ses carnets de notes

Article paru dans l'édition du 28.09.07

New York Public Library, un mercredi soir d'automne. Salle comble. Orhan Pamuk, Prix Nobel de littérature 2006, est assis dans l'ombre, sur une petite chaise à droite de l'estrade. Il a minci. Son teint s'est éclairci. Pour la première fois depuis qu'il a été propulsé sur la scène médiatique mondiale, en 2005, il a l'air heureux. Heureux... lui qui, dans « La valise de mon père », discours prononcé lors de la cérémonie de remise de son Nobel, avait déclaré : « J'écris parce que je suis en colère contre vous, en colère contre chacun de vous... J'écris parce que je n'ai jamais réussi à être heureux. » Ce soir, Orhan Pamuk est venu présenter son nouveau livre, *Other Colors, Essays and A Story* (Autres couleurs, Quelques essais et une histoire). Fragments autobiographiques, carnets de notes, entretiens, méditations... autant de textes épars écrits ces trente dernières années et rassemblés ici en un seul volume, agencé « de manière créative » par le graphomane lui-même. Ici et là, quelques dessins, un cliché de jeunesse, des reproductions de miniatures ottomanes. « Ce livre, en somme, est une collection de photographies intimes », dit Pamuk. « Des moments d'être », disait Virginia Woolf.

Alternant plaisanteries et leçons littéraires, Pamuk se raconte avec grâce devant ce public new-yorkais. Dans la salle, quelques éclats de rire, mais, surtout, un silence étonnant. Car, à la différence de certains auteurs rodés au show-business, Pamuk ne cherche pas à séduire. Ou presque pas. « Ecoutez, lance-t-il à Paul Holdengräber, le jeune directeur du programme « LIVE from the NYPL », être romancier, c'est être un employé de bureau, ni plus ni moins. Rien de bien romantique là-dedans. Je travaille dix heures par jour. Je m'enferme pour écrire. Et très franchement, c'est la seule chose que j'aime, m'enfermer tout seul. Pour écrire. »

## POSTURE EXISTENTIELLE

En plus de soixante-dix essais - et une histoire -, c'est une singulière posture existentielle que met en scène Pamuk. Au commencement, il y a Istanbul, sa ville natale. Et puis il y a son activité favorite, « regarder par la fenêtre », qui donne son titre à l'unique « nouvelle » du livre. Car les fenêtres d'Istanbul contiennent selon Pamuk toutes les histoires de la ville. Et elles en deviennent comme une métaphore de la place de l'écrivain face au monde.

Du côté d'Istanbul, qu'il n'a jamais vraiment quittée, ce sont le Bosphore, la poussière et les mouettes esseulées qui nourrissent l'âme de la ville, le battement de son cœur. Or, pour écrire, aucune autre solution que de connaître sa ville, ses propres racines. Et Pamuk de convoquer ces « moments épars de la vie » stambouliote dont il s'étonne qu'ils n'aient pas encore « fait leur chemin » dans l'un de ses romans. Le tremblement de terre d'août 1999, la rumeur de la nuit, la peur. L'anxiété de toute une ville dans l'attente de ce « Big One » que l'on sait inéluctable.

Dans une scène désopilante, Pamuk décrit une conversation avec un voisin : ce minaret face à la fenêtre leur tombera-t-il sur la tête ? Il faudrait en calculer les dimensions, jauger de la distance exacte qui le sépare de leur immeuble, de la qualité du sol. Dans un autre essai, Pamuk décide de « punir sa bibliothèque », qui a menacé de lui tomber sur la tête lors d'un tremblement de terre. « Comme je crains les « attachements » autant que l'amour, je salue tout prétexte pour me débarrasser de mes livres. » Aussi jette-t-il 250 livres qu'il a honte d'avoir lus, honte d'avoir aimés, honte de soumettre au regard de ses amis. Des « Mémoires vaniteux », des livres de « pornographie raffinée », des romans d'écrivains turcs « médiocres, chauves et dégénérés »...

Pamuk raconte aussi sa famille. Sa colère contre un père volage et velléitaire, et sans doute trop heureux aux yeux d'un fils tourmenté. La jalousie féroce qu'il éprouve pour son grand frère, et qui, toute sa vie, a nourri son ambition. La mélancolie prématurée de sa fille.

Mais aussi leurs journées bénies de plage, le bonheur retrouvé dans le sable et dans la mer. Depuis sa fenêtre, Pamuk contemple le hiatus entre Est et Ouest, la schizophrénie turque. Et puis cette étrange rançon du développement à l'occidentale qu'est la résurgence des nationalismes. Pour Pamuk, au fond, il n'y a que la littérature qui puisse encore sauver de l'ennui et du chaos. Dostoïevski, Nabokov, Gide. Les longs après-midi de lecture. Le goût de l'écriture, la sienne. « Pour bien écrire, il faut d'abord que je m'ennuie à la folie ; pour m'ennuyer à la folie, je dois rentrer dans la vie. » Regarder, alors, la vie de biais. Rêver de jour. Et écrire pour « dénouer toutes les tristesses ». Car le roman, aux yeux de Pamuk, offre une réponse au mystère de l'existence, à l'énigme du bonheur. « Il vient à la place du bonheur que nous ne trouverons peut-être jamais dans la vie. » Mais voilà, ajoute-t-il, toujours mélancolique, ce bonheur menace de détruire le mystère même du roman.

## Lila Azam Zanganeh

» A la une  
» Le Desk  
» Opinions

» Archives  
» Forums  
» Blogs

» Examens  
» Culture  
» Economie

» Météo  
» Carnet  
» Immobilier

» Emploi  
» Shopping  
» Nautisme

» Voyages  
» Newsletters  
» RSS

» Abonnez-vous au *Monde* à -60%  
» Déjà abonné au journal  
» Le journal en kiosque

